

se dépasser pour s'atteindre

Merveilleux aphorisme de Marcel Moreau, providentiel écrivain et crucial ami.

L'évidence à le lui emprunter a surgi au moment de nommer l'odyssée traversée avec les lycéens de Sens. Tellement souvent ai-je reconnu en eux une audace propice au débordement salutaire, un débordement hors des récurrentes revendications narcissiques.

Un « hors de soi » en somme, où enfin trouver et offrir une main tendue.

Envisager un ailleurs, là où les possibles admettent la raison, sans plus se borner au raisonnable.

L'adolescence n'est-elle pas le lieu de la démesure ?

Par démesure, j'entends cette vraie dimension de nous-même qui nous presse de l'habiter. S'envisager davantage profond que ce que la représentation en société et l'accablant raisonnable ont fait de nous.

Se dépasser pour s'atteindre, c'est cela, cet élan, cette pulsion à mettre en lumière.

Je l'ai pressenti d'emblée dans l'expression de leur jeunesse, et suis si ému d'être – avec la formidable Aline Giraudou, leur professeure d'arts plastiques – l'humble et comblé ambassadeur de leurs échos photographiques.

On est pas sérieux quand on a 17 ans, imaginez donc à 15.

Durant les trois ateliers, notre approche articulait l'audace avec la bienveillance.

Les élèves sont passés de prudents à vigilants, de réservés à engagés. Désormais ils s'osent outrepassants parmi les passants, et c'est en contrebandier d'intensité que nous passons alors la frontière avec eux. Même si leurs manières de rendre compte ou de représenter la réalité peuvent parfois laisser en état de perplexité, c'est un vertige qui n'existe que pour mieux alléger notre rapport à la gravité.

Se dépasser pour s'atteindre, c'est avant tout dépasser sa condition en constatant son conditionnement, dissoudre les croyances et les imaginaires anxigènes, s'affranchir du facile afin de s'abandonner au simple.

Se dépasser pour s'atteindre, c'est aussi dépasser le visible, non pour atteindre l'invisible, mais atteindre, enlacer, la pleine profondeur du visible. Un visible non trafiqué ou rendu factice par la peur, la mièvrerie, et autres sirènes de la modernité.

Selon moi la poésie s'élève en promesse d'aube au sommet du dépassement (merci Mr Gary).

Un dépassement naturel dans sa manifestation, une émancipation spontanée.

Cependant il est primordial que ce dépassement soit non compétitif. La compétition oblige au binaire, aigre, elle norme tout potentiel à naître en faire-valoir à vendre.

L'obsession du « meilleur » est le point de vue de ceux qui n'en ont pas, tant ils pérorent et se consomment – consomment – dans l'admiration d'eux-mêmes. Auprès de ce nombrilisme choyé, la hiérarchie s'établit au fin de réduire l'infini en soi au nivellement des supposés « autres » (ces fameux « autres » dont la définition reste floue, comme celle de la « peur »).

Une façon de finalement s'interdire de les rencontrer autrement qu'à travers les a priori.

Cependant sans regard audacieux et bienveillant, comment envisager la beauté du monde ?
Si souvent nous avons souri après leur avoir suggéré qui est, et sera, leur vrai professeur / employeur :
la Beauté.

Ainsi ne s'agit-il plus de plaire, mais d'aimer. Intensément.

Le dépassement dès lors se déploie en prolongation saine de la confiance.

Confiance sereine et inconditionnelle, prompte à accorder l'empathie nécessaire à l'environnement, quel qu'il soit : humain, animal, végétal, paysager, ...

Peu importe la forme choisie par la Vie, l'essentiel s'exprime par la Vie dans la forme. Ce simple paradigme évince d'emblée tout racisme, sexisme, nationalisme (quel que soit son « - isme », le vacarme militant de pareilles revendications s'engendre inexorablement du même bruit revanchard). Incandescents, nous nous sommes offerts d'illuminer nos parts d'ombre, sans plus se cacher derrière un masque de misère ou d'apparat. À ce sujet, il me revient ces mots de Marcel :

Ma vérité, c'est quand mes ténèbres sont expertes en aurore.

Dans l'illusion ordinaire des apparences, le visible tel qu'il nous est montré, commercialisé, parfois débité, impose un mensonge en représentation. Langueur funèbre du spectacle fétichiste de la marchandise qui jamais n'éclaire ; la mise au jour sous ce visible-là réduit tout en cendre.

Il y a un autre visible, celui de la révélation. La révélation est certes invisible dans le visible, mais il s'agit d'un invisible remuant, qui a sa propre lumière, sa propre capacité à nous émouvoir, à nous transporter même. C'est ce visible-là de l'invisible qui nous a émus, des images-confidences en quelque sorte.

La singularité de leurs visions est au-delà de ce qu'un regard docile peut voir. Il faut de l'indocilité aussi dans notre regard pour bien se pénétrer de ce qu'ils font, de ce qu'ils voient, telle que leur salubre insouciance les voient.

En cela, l'insouciance et l'insolence me semblent des jambes appropriées et joyeuses, propices à arpenter les chemins de la sagesse. La maturité n'est pas une vertu automatique de l'âge, seule notre disponibilité à l'émerveillement la fertilise.

Les élèves ont investi et photographié un monde qui ne nous est pas étranger, nul monde extraterrestre ou onirique. L'adolescence ne s'épanouit pas dans l'onirisme, elle vibre pleinement à l'intime du réel, même si parfois cette réalité nous montre un visage que nous avions désappris à observer.

Oser s'envisager sans plus dévisager, chacun, ensemble.

En confiance.

Jean-François Spricigo, gratitude à Marcel Moreau

2024